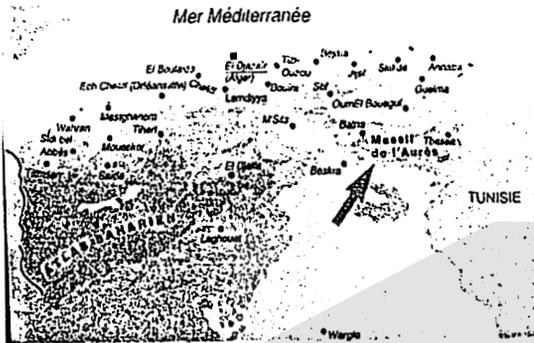


# L'Aurès antique tel que je l'ai vu

Pierre Morizot



L'Aurès est un massif montagneux d'Algérie, situé à 350 km au sud-est d'Alger, 350 km au sud-ouest de Tunis et 120 km au sud de Constantine. A une population berbère dont l'origine se perd dans la nuit des temps, sont venus se superposer tour à tour : une occupation carthaginoise du VIII<sup>e</sup> siècle à environ 149 avant Jésus-Christ qui concerne essentiellement

le tiers nord de la Tunisie et certains ports; les Romains ont occupé l'Aurès de 149 av. j.-C. à 435 ap. J.-C. ; puis ce furent les Vandales de 435 à 533 et les Byzantins de 533 à 648.

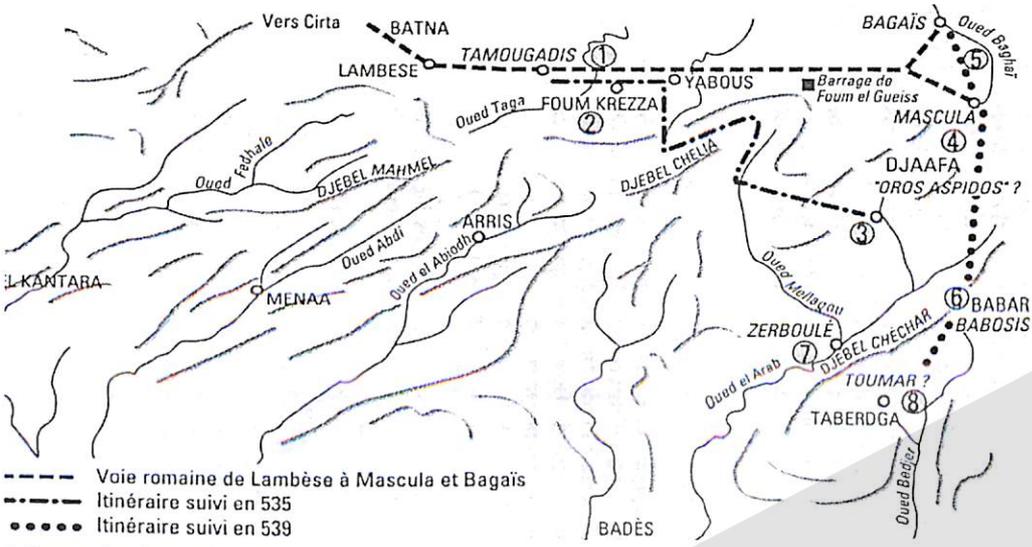
A la conquête arabo-musulmane, pratiquement achevée en 700, succéda pour le pays qui deviendra l'Algérie, la domination turque qui durera de 1515 à 1830. Pierre Morizot nous fait part de son expérience personnelle : recherches faites un peu par hasard et découvertes fortuites au début puis de plus en plus scientifiques.

En novembre de cette terrible année 1940, alors qu'avec mes parents j'étais réfugié aux environs de Toulouse où je venais de m'inscrire à la Faculté de droit, mon père suggéra que j'aie rejoindre en Algérie mon frère aîné Jean qui était alors administrateur adjoint de la commune mixte d'Arris. J'acceptai d'enthousiasme.

C'est ainsi qu'en novembre de cette année-là, j'embarquai à bord d'un paquebot quittant Port-Vendres à destination d'Alger. En

raison de la guerre et de la menace des sous-marins, le navire suivait les côtes d'Espagne et j'ai conservé un souvenir émerveillé de notre passage au pied du cap de la Nao. Un autre souvenir qui m'est resté est celui d'avoir aperçu à bord Marguerite Moreno qui, sans doute comme nombre d'artistes et d'intellectuels, prenait quelque distance vis-à-vis de la menace nazie... Cela, je ne le compris que plus tard.

Mon frère et ma belle-sœur m'attendaient à



- 1. Camp au bord de l'oued Taga.
- 2. Voie empruntant le défilé de Fom Krazza (décade de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle).
- 3. Tamagra. Propriété de Julius Junianue Martialinus, légat sous Alexandre Sévère, aux bords d'un affluent de l'oued el Arab, « rivière pérenne ».
- 4. Le Djebel Djaafa ou « Oras Aspidos » de Procope.
- 5. Bagaïs et l'oued Abigas.
- 6. Babar ou Babosis.
- 7. Zerboulé.
- 8. Taberdoa ou Toumar.

l'arrivée. La commune mixte d'Arris, qui avait à sa tête un administrateur en chef et deux adjoints, dont mon frère, couvrait l'ouest et le centre du massif de l'Aurès, dont l'est était rattaché à la commune mixte de Khenchela. Pour poursuivre mes études de droit, je m'étais inscrit à la faculté d'Alger. Mais, en même temps, car il fallait vivre, j'avais obtenu un poste d'instituteur stagiaire à Chetma, près de Biskra, puis très vite après à Arris. Comme ses fonctions amenaient mon frère à se déplacer sur toute l'étendue de la commune, il m'emmenait en tournée, lorsque j'étais moi-même en vacances. C'est en de telles occasions que nous fîmes nos

premières découvertes d'archéologie romaine. Nous fûmes les premiers surpris car l'Aurès était réputé comme un massif qui n'avait jamais été occupé durablement par les Romains. Il y avait bien au nord et au sud, enseignait-on alors, une série de forteresses destinées à contenir les redoutables montagnards qui l'habitaient mais, à l'intérieur du massif, bien peu de choses. Or il suffisait d'ouvrir les yeux pour voir à Arris même et aux alentours de nombreux vestiges de fermes et de villages dont la romanité était attestée par des inscriptions latines. C'étaient en général des épitaphes funéraires très simples où figuraient, après

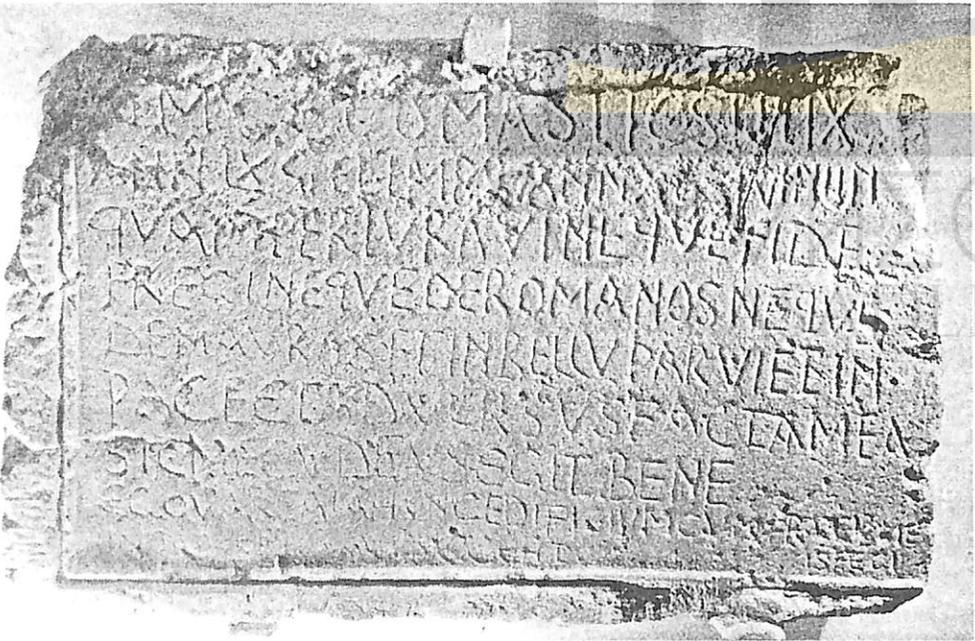
la traditionnelle invocation aux dieux mânes, le nom du défunt, parfois sa filiation, son âge toujours, et souvent le nom du parent qui avait fait élever le tombeau et rédiger l'épithaphe. Nous relevions ces inscriptions et les communiquions à Louis Leschi, alors directeur du Service des antiquités de l'Algérie, qui nous faisait savoir si elles étaient ou non connues. En fait, la plupart étaient inédites et nous avons pu ainsi constituer un réseau d'inscriptions dont les mailles allaient couvrir la quasi-totalité du territoire de la commune mixte. Après quelque temps, je ne me contentais pas de suivre mon frère en tournée, je quittais Arris pour plusieurs jours. Je suis parti ainsi une fois pour une semaine avec l'intention de descendre du nord au sud, à pied naturellement, la vallée boisée de l'oued Guechtane, peu peuplée et pratiquement inconnue des archéologues. Au départ d'Arris, je parcourus ainsi, seul, une bonne centaine de kilomètres, couchant parfois dans une maison forestière, le plus souvent chez l'habitant. Je recrutais sur place des guides qui me montraient ce qu'ils savaient de leur terroir. Le tout se passa sans incident, sauf une fois mais c'est moi, sottement, qui le provoquai. Alors que je suivais un sentier dans un canton boisé et désert de la forêt des Beni Melloul, je vis devant moi un homme qui marchait un fusil à la main, chose alors interdite sauf à quelques privilégiés. Or, au lieu de me taire il me prit l'idée de le héler, en faisant allusion à son arme : « Eh ! l'homme au fusil ! » Il se retourna brusquement en me menaçant. Cette fois je ne riais

plus et je rebroussai chemin piteusement. Je n'avais pas d'arme, loin de toute habitation il aurait pu aisément m'abattre et faire disparaître mon cadavre, nul n'en aurait rien su. A l'époque il n'y avait pas de maquis, mais l'on parlait parfois de bandits d'honneur, peut-être avais-je eu la chance de rencontrer l'un d'eux ! Après m'être détourné un moment de mon chemin, je repris ma marche vers le sud, sans plus le revoir. De cette longue tournée je rentrai avec une douzaine d'inscriptions inédites, dont Jean allait continuer la liste en poursuivant jusqu'au Sahara l'exploration de l'oued Guechtane. Ces résultats, probants sinon spectaculaires, décidèrent Louis Leschi à me confier la fouille d'une petite basilique rurale repérée de longue date à Baali au croisement des routes Batna-Menaa et Batna-Arris. Ce fut d'ailleurs ma seule et unique expérience d'un chantier de fouilles, toutes les autres trouvailles que j'ai pu faire l'ayant été lors de prospections en surface. L'une d'entre elles devait conduire à la découverte d'un « empereur » inconnu. Un cavalier de la commune mixte, sorte de gendarme auxiliaire que l'on appelait aussi *mogbazni*, informa un jour mon frère qu'il y avait dans sa maison une *bajra mektouba*, une « pierre écrite ». Il fallait souvent accueillir ce genre de renseignement avec prudence. Parfois l'érosion avait dessiné, à la surface d'un rocher, des signes ressemblant vaguement à une écriture. Une fois, j'avais fait quatre heures de marche dans des collines calcinées de soleil pour découvrir,

peint à la main, le numéro d'une unité d'infanterie passée là il y a cent ans. Ce n'était pas le cas cette fois-ci. La pierre écrite existait bien. Elle était encastrée au ras du sol dans le mur d'une toute petite maison à la porte basse qui était, autant que je me souviens, la seule ouverture et la face inscrite se trouvait à l'intérieur. Il fallait pour la lire s'aider d'une lampe. Il s'agissait d'un texte de neuf lignes, presque intact, dont voici la traduction :

« C'est moi, Masties<sup>1</sup>, dux pendant 60 ans, imperator pendant 10 ans, je ne me suis jamais parjuré, je n'ai jamais rompu la foi que j'avais engagée, ni envers les Romains, ni envers les Maures. je me suis révélé dans la guerre et dans la paix. En considération de mes actes, Dieu m'a donné sa bénédiction.

1. ou plus probablement Mastigas.



C'est moi, Vartaia, qui ai élevé ce monument avec mes frères. Il nous a coûté cent siliques d'argent. »

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le mode personnel employé. Nous ne manquons pas dans le monde romain de dédicaces aux empereurs soit au nominatif soit au datif. Mais quand elles sont au nominatif, l'empereur s'exprime toujours à la troisième personne : « Caesar pontem fecit ». Naturellement César ni ses légats ne s'abaissent jusqu'à dire combien a coûté le pont!

Bref, toutes sortes d'indices indiquaient qu'il s'agissait d'une inscription d'époque très tardive de la fin du Ve siècle ou des débuts du VIe siècle, époque où la puissance vandale s'étiolait, où la reconquête byzantine

se prépare. En 476, l'empire romain d'Occident s'est désintégré. Entre 477 et 484, sous le règne du roi vandale Huneric, nous savons par l'historien grec Procope que les Aurasians se sont proclamés indépendants. En 530, les Byzantins débarquent sur la côte tunisienne.

Voilà le cadre historique dans lequel s'insère le personnage de Masties<sup>1</sup>, dux, c'est-à-dire chef de tribu, imperator, empereur peut-être, mais plutôt commandant en chef d'une fédération de tribus, qui entend s'interposer entre les Romains et les Maures. Contemporain de Clovis, il en est un peu l'homologue sur le sol africain. Le personnage a suscité et continuera de susciter de longues controverses, il a mis longtemps à sortir de l'ombre, mais aujourd'hui des thèses d'histoire commencent à lui être consacrées. Il faut désormais introduire son nom dans la liste des hommes qui, à un moment de son histoire, ont figuré le destin de ce pays dont il convient de garder la mémoire.

Après cette découverte s'est écoulé un intervalle de trente ans pendant lequel mes fonctions de contrôleur civil au Maroc, puis de diplomate, m'ont tenu à l'écart des recherches archéologiques. Trop occupé, à ma modeste échelle, à faire l'histoire, je n'avais plus le temps de l'écrire.

Cependant, en 1970, alors que j'étais en poste à la Délégation pour l'armement à Paris, je décidai de profiter d'un congé pour repartir dans l'Aurès. La guerre d'Algérie n'était terminée que depuis huit ans et le pays était devenu indépendant.

Bien que le massif ait été pendant l'insur-



Couple de romains de l'Aurès, d'après un bas-relief funéraire en provenance de Menaâ (IIIe siècle?)

rection le théâtre de sanglants événements, je fus plutôt bien reçu et quoique n'étant plus protégé par la puissance publique, je pus circuler sans contrainte dans les secteurs les plus reculés, rapportant chaque fois des documents nouveaux. Je renouvelai cette expérience en 1974, 1977, 1979 et à nouveau plus librement encore après ma mise à la retraite, en 1987, 1989 et 1994. J'avais suscité des vocations de chercheurs, inattendues et enthousiastes : un neveu, géologue, sa femme aujourd'hui maître de conférences à Nanterre, mon fils François, docteur en médecine dont la contribution devint vite prépondérante, sa femme Catherine et son beau-père André Girard, ma fille Danièle, Jean-Luc Soulé qui avait été mon collaborateur à Mascate, le docteur Jocelyn Mermet. Tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, j'ai réussi ainsi à couvrir la quasi-totalité du massif de Lambèse à Khanga Sidi Nadji et de Khenchela à Biskra,



Découverte, dans le lit de l'oued Abdi, d'une dédicace à Caracalla (211-217)



Dédicace à Neptune, dieu des sources et de la mer, employée dans le captage d'une source à Louafi, hameau situé à 1 600 m d'altitude. Règne de Septime Sévère (193-211)

récoltant encore un bon nombre d'inscriptions funéraires et huit nouvelles dédicaces impériales. Les sites de petites basiliques chrétiennes et un fort d'époque byzantine furent aussi identifiés.

Cette phase de prospection au sol s'est achevée avec les troubles qui ont suivi l'interruption du processus électoral algérien, à la fin de l'année 1991.

Heureusement, j'avais, dès 1989, commencé à effectuer des recherches dans les archives de l'Armée de l'air dont les opérations ont couvert de très près le massif de l'Aurès de 1956 à 1962. J'y trouvai des centaines de mètres de pellicule photogra-

phique de grandes dimensions qu'il fallait dérouler sur des tables lumineuses adaptées à cet usage, sur lesquelles je me suis longuement penché. Dans un premier temps, je comptais utiliser cette documentation au coup par coup en fonction de mes recherches au sol. Puis je réalisai l'intérêt qu'il y aurait pour de nombreux chercheurs à disposer d'une sélection de photographies pouvant intéresser historiens, ethnologues, géographes et même un public cultivé s'intéressant à l'Aurès.

J'entrepris alors de composer un véritable ouvrage auquel ont bien voulu coopérer bénévolement Marc Côte, agrégé de géographie, Robert Godon, ancien directeur d'école dans l'Aurès, André Girard, ingénieur des Arts et Métiers et Mohamed Bouguessa dessinateur. Ce livre constitue une synthèse des prospections effectuées au sol, à des époques diverses entre 1940 et 1990 et des recherches effectuées dans les archives de l'Armée de l'air depuis lors. Il m'a permis de bien localiser dans leur environnement les sites déjà connus, d'en retrouver certains qui avaient été signalés il y a une centaine d'années mais n'avaient jamais été revus en raison des difficultés d'accès, telle qu'une petite basilique chrétienne située dans un hameau perché à 1 600 mètres d'altitude.

J'ai pu arriver ainsi, en utilisant parallèlement les analyses des spécialistes de la céramique antique et des numismates, à avancer quelques conclusions :

1. Le massif de l'Aurès a été occupé par les Romains ou du moins soumis à leur autorité du règne de Trajan à la conquête vandale, soit de l'an 100 de notre ère à 430.



Fort byzantin de Yabous entre Timgad et Khelchela. Vue aérienne

Des éléments romains ou romanisés s'y sont installés, introduisant des pratiques agricoles nouvelles telles qu'un usage intensif de l'irrigation partout où les ressources en eau et en terres arables le permettaient. Ils ont sinon introduit du moins développé de façon intensive la culture de l'olivier démontrée par des vestiges de moulins à huile et de grandes fermes.

2. Si quelques détachements militaires ont laissé des traces de leur stationnement momentané ou de leur passage, la présence à proximité immédiate du massif, à Lambèse, de la puissante unité que constituait la IIIe Légion

Auguste était apparemment une garantie suffisante de tranquillité pour qu'il ne soit pas nécessaire d'installer un dispositif de protection permanent à l'intérieur.

3. Le christianisme, assez tardivement sans doute, se manifeste par l'existence, à peu près dans chaque vallée, d'une petite basilique, probablement rattachée aux évêchés nombreux de la périphérie.

Cette situation semble s'être maintenue sans à-coup jusqu'à la conquête vandale. Celle-ci porte un coup terrible aux structures d'origine romaine. Une quarantaine d'année après l'arrivée des Vandales à Carthage, les Aurasians les chassent du massif. Qui sont ces Aurasians? Des Maures, répond le Grec Procope. Mais ces Maures, d'où viennent-ils? Sont-ils les descendants des paysans romanisés? J'ai peine à le croire. Sont-ils, comme je le pense, des intrus venus de l'ouest? C'est plus probable.



Bassin d'irrigation antique de Chennaoura (près de Tkout) photographié une année de sécheresse

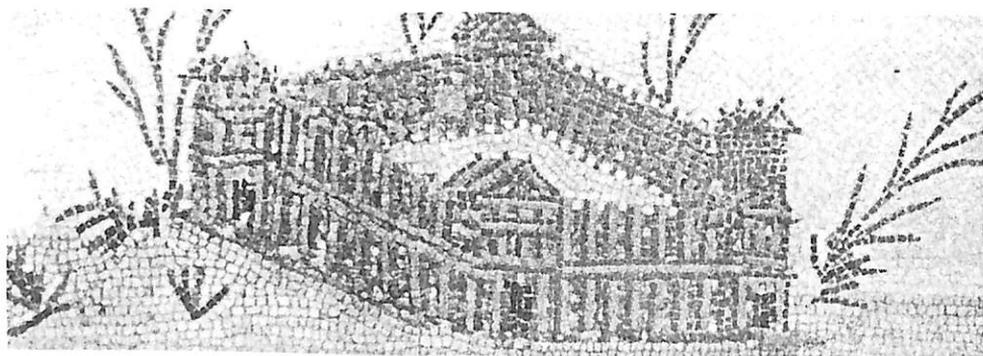
C'est dans ce contexte que surgit Masties l'imperator. Quels sont les Maures, quels sont les Romains entre lesquels il s'est interposé? Quand disparaît son empire? Il est sûr, en tout cas, qu'il ouvre la voie aux chefs berbères qui, aux premiers temps de la conquête arabe, vont mener la vie dure aux envahisseurs.

Que devint l'Aurès pendant le siècle de l'occupation byzantine? Le massif est alors entre les mains de deux grands chefs : à l'ouest, Vartaia que nous avons rencontré à Arris, et Iabdas qui me paraît implanté surtout dans l'Aurès oriental. Vartaia s'est rallié aux Byzantins, Iabdas leur fait la guerre. Après deux dures, mais sans doute assez brèves campagnes, Iabdas est chassé de l'Aurès. A nouveau il reparait lors du soulèvement des tribus du Sud tunisien entre 546 et 548. Puis c'est le silence complet sur le massif jusqu'au raid de Sidi Okba qui se termine mal pour le glorieux conquérant : sur le chemin du retour en terre d'islam, il tombe dans une embuscade à proximité de la petite oasis irriguée par les eaux venues de l'Aurès et qui porte aujourd'hui son nom.



Mausolée de la vallée de l'oued El Arab, surnommé par nos soldats « la guérite du légionnaire ». On les trouve souvent au voisinage des grands domaines

A cette fin de l'histoire aurasiennne je n'ai plus apporté de contribution personnelle. Elle s'arrête pour moi avec la découverte à Menaa par mon ami Robert Godon d'un petit bronze de l'empereur byzantin Phocas, datée de 610, preuve sans doute que, jusqu'à cette date très basse, trente-sept ans avant les premiers raids arabes, les Aurasiens commerçaient encore avec les Byzantins. ■



Exemple de grande ferme telle qu'on peut les imaginer dans l'Aurès d'après une mosaïque tunisienne